LOUIS-JOSEPH DOUCET

AU VENT QUI PASSE

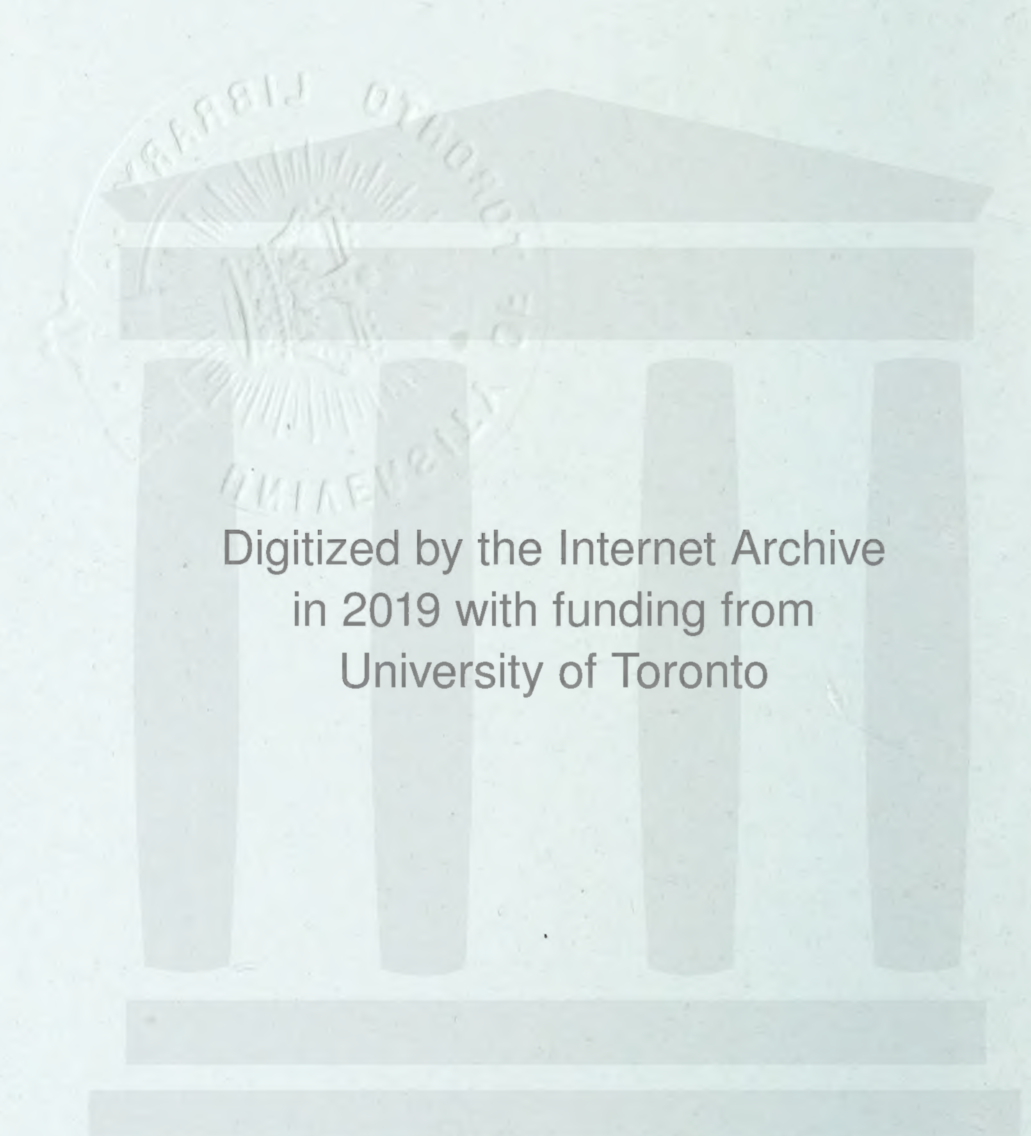
VERS ET PROSES

La constance est une gloire. Mais l'existence donne à qui ne lui demande rien.
Ceux qui passent ne reculent pas; ils s'en vont pour ne plus revenir.



QUEBEC
L'AUTEUR EDITEUR
142, rue des Franciscains, 142.
(Ancienne rue des Stigmates.)

1917



LOUIS-JOSEPH DOUCET

AU VENT

QUI PASSE

VERS ET PROSES

> La constance est une gloire. Mais l'existence donne à qui ne lui demande rien.
> Ceux qui passent ne reculent pas; ils s'en vont pour ne plus revenir.



QUEBEC
L'AUTEUR EDITEUR
142, rue des Franciscains, 142.
(Ancienne rue des Stigmates.)

1917

A

MONSIEUR J.-N. MILLER

secrétaire du Département de l'Instruction publique

de la province de Québec,

l'auteur dédie respectueusement ce livre.

L.-J. D.

PREFACE

Hormis l'image fugitive des choses gravées dans notre âme, rien du passé ne nous revient ; le ciel lui-même ne peut que répéter les jours, sans jamais refaire les mêmes absolument ; les jours peuvent être copiés les uns d'après les autres, mais jamais ils naissent de la même aurore, et les saisons qui les emportent varient la gamme des soirs tristes ou gais.

Les rayons que le soleil nous jettent recouvrent d'autres rayons qui se refroidissent en laissant peu de trace.

Et le mortel dont l'existence n'est qu'une préparation à l'absence suprême, ne peut que semer des fleurs sur le souvenir, sans pouvoir, hélas ! reprendre à nouveau l'heure qu'il a aimée, sans pouvoir être sûr d'user moins vite sa joie, ni de presser la halte du malheur à l'instant qu'il le voudrait.

Puisque l'homme est si petit, si faible, malgré ses efforts, malgré ses ruses pour capter au passage l'espoir des lendemains, et qu'il se console si souvent de l'ombre pour toute proie, ne devons-nous pas avouer que la vie n'est parfois qu'une rature sur un papier médiocre ?

Ceux qui se disent grands hommes et qui croient vivre longuement parce que leurs cheveux blanchis leur sont à preuve que leur sagesse seule est cause de cette blancheur, pourrait bien méditer encore sur la grandeur de leurs œuvres, puisque le génie et l'existence, vécue pour l'exemple édifiant les postérités, ne s'affirment pas par un

regard distrait jeté sur le chiffre des ans. S'il n'y avait en ce monde qu'un chemin droit et que des principes absolus, toute l'humanité l'aurait reconnu, ne s'en serait jamais écartée, ne se serait jamais rebellée.

Que nous soyons optimistes, pessimistes ou railleurs ! Que nous soyons dévots, bigots, mécréants, païens, que nous importe la demie certitude d'être ce que nous sommes dans la voie choisie d'une carrière, puisque l'homme bcn ne donnera pas en tout sa bonté, et que l'homme pervers ne mêlera pas à son œuvre que de la perversité, puisque nos sens atrophiés par les théories des milieux habités, au total, suivent autant la pensée intérieure que l'influence des tableaux et des êtres extérieurs, il n'est plus de perfection en ce monde.

Nous sommes libres, mais il faut pourtant compter avec le hasard des contingences, avec les penchants de notre âme et de notre cœur qui s'émeuvent aux brises volages des passions, aux souples échos de sournois appels. Tant de goûts, tant de couleurs forment les éducations, attirent les regards et distraient l'esprit, et font que notre liberté suit des chemins tracés par combien de mains et de pieds, indiqués par combien de voix ! Nous ne sommes libres que dans un certain espace, et l'opinion nous dit : " Arrête ici, marche par là, sinon, je te guette !"

Quiconque ici-bas veut trop prouver ne prouve rien. Qui veut trop voir, voit bien peu. Celui qui veut trop dire ne dit pas plus qu'un autre. Je serais bien prêt de croire que la meilleure philosophie est celle du " in medio stat virtus ",

si à ce point de désintéressement et de neutralité la vertu n'était pas une vertu morte ou endormie. L'Italie même, avec toute sa finesse ne pouvait longtemps pratiquer, durant la gueurre actuelle, ce principe aimable du juste milieu, parce qu'il arrive un moment où le juste milieu n'existe plus.

Actuellement Rome, le Vatican, devant le crime allemand, ne saurait prodiguer ses bénédictions avec le même courage aux deux partis, car les ignorants et les plus opprimés croieront : "Qui a reçu de Dieu l'insigne faveur d'être infaillible dans les grandes choses, à plus forte raison, ne devrait pas marchander ses lumïères dans les choses secondaires ! Et d'ailleurs, il arrive que des choses secondaires passent au premier plan." Digression, direz-vous ? Oui, digression. Notre vie toute entière n'est-elle pas une digression du temps qui la tue ?

Presque toutes les lignes écrites en ce monde sont des digressions, et mes pages "Au Vent qui Passe, sont aussi d'inutiles digressions ; il n'y a que le titre de beau, lisez-le ! Et songez à votre passé mort, à ce qu'il garde d'espérances, à ce et qu'il engloutit de rayons, de jeunesse, de misère et d'aurore ! Quand nous découvrons un matin clair, c'est alors que nous mourons ! Ceci est vrai, et mon affirmation est si peu gratuite que la divergence des opinions humaines, est contradictoires : et, de plus, la pratique des théories n'est pas toujsurs une force, car si l'on pousse trop loin l'enchainement des dilémes, l'on produit souvent l'effet contraire du fait promis par les prémices. C'est pourquoi il me plait encore

de suggérer, dans de petites préfaces, comme ceile-ci, l'importance des hypothèses mêlées. Il peut être vrai que j'eus tort de mélanger en Au Vent qui Passe, trop de vers imprécis pour les bons amis philosophes des logiques rigides, comme il peut être vrai aussi que j'aie accumulé trop d'accusations frivoles contre le sens de la mode des modernités courantes, et de bien d'autres modes. Cependant qu'on ne m'en veuille pas, car il n'y a pas assez d'hommes capables de rire et de pleurer avec sincérité. Il y a de l'allemand un peu partout, et c'est du mauvais allemand. Ce que j'en mets y reste aussi, et c'est encore trop; je ne serai pas toujours compris, car l'égoïste fait toujours le minimum d'efforts pour les autres : donc la littérature n'est qu'une satisfaction, ici même.

Ceux qui souffrent et ceux qui peinent sont des hommes qui savent regarder en face l'irréparable, le passé et le présent, mais le passé est bien mort, je le répète, et c'est sur sa déponille que nous marchons. Et lorsque l'on analyse les formation s diverses de nos caractères, lorsque l'on mesure la route parcourue sous les influences reçues et subies, l'on s'aperçoit bien vite que la vie, dépouillée de ses préjugés, libre dans sa marche, le cerveau libre dans ses idées, doivent, l'un et l'autre, bientôt, céder devant l'usure de leurs forces, et céder le terrain devant des efforts nouveaux, à bref délai, à marche précipitée, vers. . . la tombe et devant l'oubli !

Consolons-nous ! Les plus belles vies ne sont pas toujours les plus longues, et les Grecs avaient un compliment toujours prêt au sujet des

hommes qui mouraient encore jeunes : ils les disaient aimés des dieux.

Si mourir jeune c'est être aimé des dieux, j'ajouterai, pour contrebalancer le pessimisme des existences paresseuses et qui se croient sages tout à fait, comme aussi en manière de paradoxe, que l'humanité ne manque pas d'être l'objet des attentions divines, car toute vie, en somme, n'est qu'une suite d'heures brèves ; nommez-moi en ce monde un seul être dont le souvenir serait éternel, si les bouches de la Renommée ne l'eussent mentionné avec une certaine persistance, avec les annonces payées des époques qu'il aura traversées !

Les Pharaons d'Egypte qui pouvaient conquérir l'univers, et qui construisaient des pyramides pour y graver la trace de leur passage terrestre, puissants, terribles, richissimes, ne sont-ils pas pour nous qu'une poussière ? Alexandre, Jules César, Charlemagne ne sont à nos yeux que ce qu'on nous dit qu'ils ont été ; si l'on avait rien dit de Napoléon 1er, nous pourrions affirmer qu'il fut Napoléon III, ce qu'on nous a dit des rois de France est contenu dans quelques volumes, ce qu'on en a pas dit, et qui a été, formerait des bibliothèques.

Mais que de choses sont ratées, que d'espérances inutiles, que de promesses non tenues, que d'aubes mortes dans l'horizon, que de fleurs moissonnées sous la faulx des ans, que de brumes, que de neiges ont été dispersées sur les sommets des pôles sans avoir reçu l'aumône incidente d'un rayon solaire !

Les pages de Au Vent qui Passe pourraient

être longuement, chèrement pleureuses, il n'en est rien ; des aubes mortes, tout passe Au Vent qui Passe !

Que le titre soit lu et médité ! il vaut le livre, il vaut plus que le livre, à lui seul c'est un poème dantesque.

Que les rides du front heureux, et l'engourdissement de la pensée qui fut sonore et médiocrement évoluiste s'effacent ; que le gandin empâté de son importante humanité pense régénérer sa race par le magnitisme accumulé de sa vergogne bien mise, et la souleur instinctive de sa pauvre conscience contre la conscience d'autrui se gobe, à l'instar des kronprintz têtus et sans peur, guerrier, dans la paix, pacifistes dans la guerre, cela se comprend, et cela, même, se prouve, par l'étude de leurs mensonges quotidiens.

Cependant la constance n'est toujours qu'une corde tendue, et plus elle se tend moins elle ne se tendra, jusqu'à ce qu'elle se brise. La constance absolue n'est pas de ce monde ; le menteur, si bon menteur soit-il, ne peut toujours mentir ; l'homme honnête ne l'est pas sans broncher quelquefois ; l'âme du dévot se refroidit ; le bigot ne se prépare pas sans cesse à la fourberie, enfin, le méchant a parfois du bon.

Si même ce méchant a du bon, je risque que mon livre en ait aussi; tous les risques sont basés sur l'espérance. Jugez-en.

L.-J. D.

Québec, Juin 1917.

VERS LES BOIS



J'ai revu la forêt, du haut de la falaise ;
Une fierté superbe émanait de ses bois ;
Les cèdres et les pins priaient les bras en croix,
Et deux nids de corbeaux dormaient sur un mé-
[lèze.

Le ruisseau du "Cordon" maugréait à son aise
Contre une pierre grise, en roulant des gravois ;
Pour mieux se faire entendre il grossissait la voix,
Pendant qu'un rossignol dînait d'un pied de fraise.

Et je vis la prairie avec son foin vermeil,
Que revêtaient au loin des nappes de soleil,
Et j'ai béni mon ombre au bord de la lumière.

Et dans la solitude aux souffles de bonté,
Au dieu de nos repos je fis une prière,
Pour l'amour des grands bois, en toute liberté !

OUVRONS ENFIN LES YEUX



Ouvrons enfin les yeux à la lumière !
Non pas aux seuls rayons que verse le soleil ;
Non pas aux songes creux de nos nuits de [sommeil ;
Mais bien à la pensée, au feu de l'âme altière !

Chassons les préjugés des partis-pris vulgaires !
Puisons aux livres sains la foi de nos réveils !
De nos espoirs passés créons des jours vermeils !
Eclairons l'avenir d'une étincelle fière !

Extrayons de nos fronts l'or des bons jugements !
Donnons à nos esprits un peu de conscience !
Contemplons une étoile au fond des firmaments !

Vous parlerez plus haut après un long silence !
Récupérez en vous, au total, votre effort
Avant de vous courber au signal de la mort !

LA LUMIERE



Le paysage est vif et l'horizon s'éclaire,
Le soleil verse à flot sa gloire au fond des cieux,
On dirait que nos chairs respirent par nos yeux.
Comme l'herbe des prés nous buvons la lumière!

La source, les étangs, les îles, la rivière
Se mêlent à l'azur, aux rayons radieux ;
Nos regards éblouis cherchent le pas des dieux
Par les monts et la plaine où croît la moisson
[fière.

O rayons de la vie ! O rayons de nos jours,
En éclairant l'espoir de nos humains séjours,
Vous réchauffez les voix qui chantent dans les
[âmes!

Depuis que Prométhée est mort sur son rocher,
Vous versez sur nos fronts une fervente flamme.
La tombe, ce boisseau, ne saurait vous cacher!

VOIX DES GLAS



Voix du funèbre airain, voix de l'âme qui pleure,
Les cloches ont sonné l'adieu des trépassés,
Mais leurs accents émus seront vite effacés. . .
Le Temps sème des deuils, les glas marquent [notre heure!

S'il est vrai que le ciel est seul notre demeure,
Si pour les endormir il prend les plus lassés,
Qu'importent les sillons que nous aurons tracés!. . .
Utilisons l'espoir, ce doux et divin leurre !

Ce pauvre mot dicté, valait-il de l'écrire ?
Que vaudra-t-il aux yeux qui daigneront le lire ?
Puisque l'absent, hélas ! emporte ses secrets !

Ma pensée et la mort se sont enfin comprises. . .
J'entends les voix du glas au clocher de l'église,
Les cloches dans l'azur égrennent nos regrets !

VIVRE ET MOURIR



Naître, vivre et mourir, voilà mainte carrière ;
Heureux qui peut y joindre, en gage à ses amours,
Une postérité qui prolonge ses jours,
Comme un écho, nommant l'absent, au cimetière !

J'ai votre souvenir dans mon cœur pour toujours !
Père, dans votre paix et dans votre prière,
Jusqu'au soir où ce cœur sera cendre et poussière,
Sachez que c'est vers vous que ma pensée accourt !

Ne comptez pas les pleurs versés aux funérailles,
Ni votre nom gravé sur des pierres de taille ;
Il est un souvenir plus cher à vos enfants :

Nous songeons, dans notre âme, à l'existence
[juste
Qui donne aux disparus une couronne auguste,
Apporte au pauvre mort le repos triomphant !

LE REGRET

⚜

Le champ des croix est triste au pauvre cœur
[navré,
Est triste pour les morts dont la terre dispose.
Le bosquet des grands pins verse une ombre
[morose.
Les pins sèment au vent des soupirs effarés.

Dans ce sol qu'autrefois je le vis labourer
Mon vieux père défunt depuis un mois repose.
Sur sa tombe, au printemps, j'irai semer des roses,
Songeant aux jours meurtris qu'on ne peut ré-
[parer !

Celui qui me berçait en chantant des complaintes,
Pour m'endormir le soir, et pour calmer mes
[plaintes,
Lorsque j'étais petit, pleurant sur ses genoux.

A soixante-six ans, s'étant lassé de vivre,
Dort si bien son sommeil que je voudrais le
[suivre.
Puisqu'il ne pourra plus revenir parmi nous !

SEPARATION



Lui qui chantait si bien nos plus simples chansons
Entends-il les grands pins soupirer sur sa tombe ?
Lui qui savait prier à l'heure où le soir tombe
Ne contemplera plus l'azur des horisons !

Lui qui se rattachait à sa pauvre maison
Ne retournera plus y saluer son monde,
Y voir ses petits-fils, enfants à tête blonde,
Qu'il regardait jouer, joyeux, sur le gazon.

Reposez-vous des jours de fatigue, cher Père !
Que la terre connue enfin vous soit légère ;
Sachez que votre nuit vaut bien notre clarté !

Vous avez travaillé, vous avez eu vos peines,
Reposez dans la paix, loin de nos choses vaines !
Que Dieu vous paie aussi votre temps bien
[compté !

CONSEILS



Tu chanteras parfois la strophe cadencée
Qui fait fleurir au cœur l'espoir des lendemains.
Nourris-toi, si tu peux, du travail de tes mains.
Qu'on ignore le bien de ta vie effacée !

Contemple les matins, et mûris ta pensée.
Rends grâce à la lumière éclairant les chemins ;
Le soir médite à fonds des chapitres humains,
Avant de t'abîmer sous la terre glacée.

Ménage ta santé, chéris bien tes enfants,
Et, pour les protéger contre le froid, les vents,
Contre la faim, tu seras d'une grande avarice !

Ne vends donc pas ton champ quand il peut [te nourrir,
Non plus que ta maison afin d'y bien mourir.....
Tout bonheur s'use vite aux routes du caprice !

LES PÉLERINS



J'ai souvent consulté ceux qui venaient de France,
Et qui furent témoins des premiers armements
Contre l'invasion, contre la guerre immense
Qu'apportait le Kaiser des hordes d'Allemands.

Ils avaient vu briller les premières épées ;
Ils avaient vu briller les étendards français ;
C'étaient les premiers mots de la grande épopée
C'était le premier vers des infinis versets !

Premiers " de profundis" au vent des homicides,
Aux chants des assassins, ces dignes Prussiens ;
C'était la noble guerre aux méthodes splendides
Qu'inauguraient les loups, parents lointains des
[chiens !

Ecoutez, mes amis, on me l'a dit sans pose ;
Le cœur humain choisit la grandeur qui lui plait,
Un peuple est grand d'esprit dans l'effet et la cause,
Le revers de son âme a toujours des reflets.

Mais le reflet du meurtre et des ombres sadiques,
Qui s'appelle à Berlin nécessaires rayons,
Révèle à l'univers l'âme diabolique,
Et la mentalité de cette nation.

Car cette nation est faite d'égoïsme ;
Si le Kaiser immonde en est digne en tout point :
C'est lui le dieu de Prusse et du militarisme.
Qu'il meure dans la poudre et la mitraille au loin !

C'est égal, malgré tout, malgré toute souffrance,
Il n'est pas de pays dans tout cet univers
Qui sache bien lutter comme la belle France
Contre la force brute et l'Allemand pervers !

Salut, ô pélerins qui revenez de Rome !
Vous vites le Saint Père au fond du Vatican,
Le Quirinal, Saint Pierre, et partout de grands
[dômes :
Le Colisée ; au loin, Naples et son volcan !

Et vous songez au Cirque où l'on jetait aux bêtes
Les chrétiens d'autrefois, de pauvres fronts meur-
[tris !
Les tigres, les lions crevaient les yeux des têtes,
Dévoraient, pentelants, des enfants pleins de cris !

Ces détails sont inscrits dans des pages d'histoire ;
Depuis mil-huit-cents ans nul ne les démentit . . .
Les césars de ce temps croyaient sauver leur gloire
Devant les grands penseurs en tuant les petits.

Le peuble était gâté, c'était la force aveugle
Devant quoi se pliaient les empereurs d'alors ;
Les peuples ignorants sont des taureaux qui beu-
[glent ;
Celui-là demandait et du pain et des morts !

Il croyait que la mort laisserait quelques vides ;
Le pain serait moins cher et moins rare l'argent ;
Et tous les jouisseurs vantaient les mœurs stupides
Et méprisaient aussi les œuvres de Trajan.

Beaucoup de ces césars étaient des rachitiques,
Tandis que les Kaisers d'aujourd'hui sont trop
[forts ;
L'exagération en tout est satanique,
Et les réactions grandissent les remords !

La France n'est pas seule en proie aux barbaries :
L'Arménie et Venise, et le Serbe écrasé ;
Et le Russe et l'Anglais sont en proie aux tueries
Que commande satan, le Kaiser exaussé.

Quand reviendront les jours d'une ère plus tran-
[quille ?
L'homme s'est ressenti des bourrasques du temps!
Qui ne louvoierait pas aux courants difficiles ?
Toute diplomatie en voudrait faire autant !

Allons ! puisqu'il nous faut au moins passer la vie,
Passons, bons pélerins, nous ferons comme vous !
Biaisons dans nos maux, luttons contre l'envie ;
Pélerins, nous aussi, rendons-nous jusqu'au bout !

LES PÉLERINS



J'ai souvent consulté ceux qui venaient de France,
Et qui furent témoins des premiers armements
Contre l'invasion, contre la guerre immense
Qu'apportait le Kaiser des hordes d'Allemands.

Ils avaient vu briller les premières épées ;
Ils avaient vu briller les étendards français ;
C'étaient les premiers mots de la grande épopée
C'était le premier vers des infinis versets !

Premiers " de profundis" au vent des homicides,
Aux chants des assassins, ces dignes Prussiens ;
C'était la noble guerre aux méthodes splendides
Qu'inauguraient les loups, parents lointains des
[chiens !

Ecoutez, mes amis, on me l'a dit sans pose ;
Le cœur humain choisit la grandeur qui lui plait,
Un peuple est grand d'esprit dans l'effet et la cause,
Le revers de son âme a toujours des reflets.

Mais le reflet du meurtre et des ombres sadiques,
Qui s'appelle à Berlin nécessaires rayons,
Révèle à l'univers l'âme diabolique,
Et la mentalité de cette nation.

Car cette nation est faite d'égoïsme ;
Si le Kaiser immonde en est digne en tout point :
C'est lui le dieu de Prusse et du militarisme.
Qu'il meure dans la poudre et la mitraille au loin !

C'est égal, malgré tout, malgré toute souffrance,
Il n'est pas de pays dans tout cet univers
Qui sache bien lutter comme la belle France
Contre la force brute et l'Allemand pervers !

Salut, ô pélerins qui revenez de Rome !
Vous vîtes le Saint Père au fond du Vatican,
Le Quirinal, Saint Pierre, et partout de grands [dômes :
Le Colisée ; au loin, Naples et son volcan !

Et vous songez au Cirque où l'on jetait aux bêtes
Les chrétiens d'autrefois, de pauvres fronts meur-
[tris !
Les tigres, les lions crevaient les yeux des têtes,
Dévoraient, pentelants, des enfants pleins de cris !

Ces détails sont inscrits dans des pages d'histoire ;
Depuis mil-huit-cents ans nul ne les démentit . . .
Les césars de ce temps croyaient sauver leur gloire
Devant les grands penseurs en tuant les petits.

Le peuble était gâté, c'était la force aveugle
Devant quoi se pliaient les empereurs d'alors ;
Les peuples ignorants sont des taureaux qui beu-
[glent ;
Celui-là demandait et du pain et des morts !

Il croyait que la mort laisserait quelques vides ;
Le pain serait moins cher et moins rare l'argent ;
Et tous les jouisseurs vantaient les mœurs stupides
Et méprisaient aussi les œuvres de Trajan.

Beaucoup de ces césars étaient des rachitiques,
Tandis que les Kaisers d'aujourd'hui sont trop
[forts ;
L'exagération en tout est satanique,
Et les réactions grandissent les remords !

La France n'est pas seule en proie aux barbaries :
L'Arménie et Venise, et le Serbe écrasé ;
Et le Russe et l'Anglais sont en proie aux tueries
Que commande satan, le Kaiser exaussé.

Quand reviendront les jours d'une ère plus tran-
[quille ?
L'homme s'est ressenti des bourrasques du temps !
Qui ne louvoierait pas aux courants difficiles ?
Toute diplomatie en voudrait faire autant !

Allons ! puisqu'il nous faut au moins passer la vie,
Passons, bons pélerins, nous ferons comme vous !
Biaisons dans nos maux, luttons contre l'envie ;
Pélerins, nous aussi, rendons-nous jusqu'au bout !

Si les religions donnent de l'équilibre,
Chassons-en l'exploiteur qui tue au nom de Dieu
Il faut laisser les bons suivre une route libre
Et faire un peu de bien, et c'est beaucoup de peu !

Car il nous faut méfier des grands visionnaires,
Qui ne sont pas contents s'ils ne touchent à tout ;
Guillaume a vu la Vierge au fond de son parterre,
Gare à Guillaume II avec tous ses atouts !

Je veux dire qu'il faut que Rome ait son domaine
Des révoltes de l'âme et des dons immortels,
Avec son influence et sa sainte semaine ;
Mais qu'il sied mal au roi de faire l'Eternel.

Au règne des césars les meurtres recommencent ;
Que nous sert de crier si nos dieux restent sourds !
Personne les approuve en leur blasphême immense,
Serons-nous moins en but aux écrasements lourds ?

Pourtant nous garderons dans nos coeurs l'espé-
[rance ;
Nous efforçant encor de crier vaillamment ;
Car l'agresseur aura sa frayeur, sa souffrance,
Son orage viendra du fond du firmament !

Soldats qui combattez pour une cause juste,
Contre les assassins, contre les meurtriers
De la Belgique en pleurs, et pour la France auguste
Visez bien l'Allemand, chassez-le sans pitié !

Canadiens, vous serez à peine cinq cents mille,
Sur cinq millions, là bas, au travail entrepris;
Qu'importe ! Unissez-vous à la grande famille,
La cause qu'on défend demeurera sans prix !

Les Boches se disaient défenseurs de l'Eglise !
C'était pour s'annoncer eux-mêmes, croyez-moi !
Nous en voyons, comme eux, qui chantent dans
[les brises,
Pour de l'argent comptant , leur prière et leur
[foi !

Ils s'acharnent ainsi, tels des raisins en grappes,
A l'ombre des treillis, autour de tout rameau ;
A grands coups de leur langue ils vous mou-
[chent les papes,
Les traitent en césars, et vous lorgnent de haut !

Est-il bien vrai que Rome avait des déférences
A l'égard du Kaiser et du fourbe Autrichien,
Quand il avait déjà repudié la France,
Sur des rapports menteurs de cardinaux prus-
[siens ?

Mais comment distinguer devant la terre entière
Le bien d'avec le mal ? L'injustice du fort ?
Quand ceux-là qui se croient divins par leurs pri-
[ères,
Nous prouvent vaguement l'effet de leurs efforts ?

Et pour être chrétiens faut-il toujours nous taire ?
Devant le mal du jour resterons-nous sereins ?
Pour nous servir de mots pris au dictionnaire,
Devrons-nous demander l'avis des souverains ?

Et vous à qui le ciel sut donner une bouche,
Une bouche et des mots que nous vous arrachons,
Devez-vous rester cois devant ces êtres louches
Qui s'appellent Kaisers, grands chefs et grands
[Bochons !

Et depuis quand le crime efface-t-il le crime ?
C'est Dieu qui pêcherait de nous punir ainsi !
Non ! pas Dieu ! Mais ce sont les Kaisers, ces
[abîmes,
Sur des trônes volés au monde à leur merci !

Allez ! Soyez maudits, vous, amis du mensonge,
Et qui voulez règner par la peur et le sang !
Soyez partout maudits ! Que le remords vous
[ronge,
Pour avoir centupler les fronts agonisants !

Moi, je crois au démon au grand regard farouche,
Si puissant que le ciel en arrache avec lui ;
Son coeur est un bloc d'or, et sa science est louche,
Devant les pièces d'or son oeil fourbe reluit !

Si les religions donnent de l'équilibre,
Chassons-en l'exploiteur qui tue au nom de Dieu
Il faut laisser les bons suivre une route libre
Et faire un peu de bien, et c'est beaucoup de peu !

Car il nous faut méfier des grands visionnaires,
Qui ne sont pas contents s'ils ne touchent à tout ;
Guillaume a vu la Vierge au fond de son parterre,
Gare à Guillaume II avec tous ses atouts !

Je veux dire qu'il faut que Rome ait son domaine
Des révoltes de l'âme et des dons immortels,
Avec son influence et sa sainte semaine ;
Mais qu'il sied mal au roi de faire l'Eternel.

Au règne des césars les meurtres recommencent ;
Que nous sert de crier si nos dieux restent sourds !
Personne les approuve en leur blasphême immense,
Serons-nous moins en but aux écrasements lourds ?

Pourtant nous garderons dans nos coeurs l'espé-
[rance ;
Nous efforçant encor de crier vaillamment ;
Car l'agresseur aura sa frayeur, sa souffrance,
Son orage viendra du fond du firmament !

Soldats qui combattez pour une cause juste,
Contre les assassins, contre les meurtriers
De la Belgique en pleurs, et pour la France auguste
Visez bien l'Allemand, chassez-le sans pitié !

Canadiens, vous serez à peine cinq cents mille,
Sur cinq millions, là bas, au travail entrepris;
Qu'importe ! Unissez-vous à la grande famille,
La cause qu'on défend demeurera sans prix !

Les Boches se disaient défenseurs de l'Eglise !
C'était pour s'annoncer eux-mêmes, croyez-moi !
Nous en voyons, comme eux, qui chantent dans
[les brises,
Pour de l'argent comptant , leur prière et leur
[foi !

Ils s'acharnent ainsi, tels des raisins en grappes,
A l'ombre des treillis, autour de tout rameau ;
A grands coups de leur langue ils vous mou-
[chent les papes,
Les traitent en césars, et vous lorgnent de haut !

Est-il bien vrai que Rome avait des déférences
A l'égard du Kaiser et du fourbe Autrichien,
Quand il avait déjà repudié la France,
Sur des rapports menteurs de cardinaux prus-
[siens ?

Mais comment distinguer devant la terre entière
Le bien d'avec le mal ? L'injustice du fort ?
Quand ceux-là qui se croient divins par leurs pri-
[ères,
Nous prouvent vaguement l'effet de leurs efforts ?

Et pour être chrétiens faut-il toujours nous taire ?
Devant le mal du jour resterons-nous sereins ?
Pour nous servir de mots pris au dictionnaire,
Devrons-nous demander l'avis des souverains ?

Et vous à qui le ciel sut donner une bouche,
Une bouche et des mots que nous vous arrachons,
Devez-vous rester cois devant ces êtres louches
Qui s'appellent Kaisers, grands chefs et grands [Bochons !

Et depuis quand le crime efface-t-il le crime ?
C'est Dieu qui pêcherait de nous punir ainsi !
Non ! pas Dieu ! Mais ce sont les Kaisers, ces [abîmes,
Sur des trônes volés au monde à leur merci !

Allez ! Soyez maudits, vous, amis du mensonge,
Et qui voulez règner par la peur et le sang !
Soyez partout maudits ! Que le remords vous [ronge,
Pour avoir centupler les fronts agonisants !

Moi, je crois au démon au grand regard farouche,
Si puissant que le ciel en arrache avec lui ;
Son coeur est un bloc d'or, et sa science est louche,
Devant les pièces d'or son oeil fourbe reluit !

Pour distinguer le mal, il faut lire Plutarque,
Dans les choses de guerre il nous dévoile tout :
Tous les fronts couronnés, les âmes de monarques,
Plutarque est un génie, il éclaire partout !

Celui qui voit un peu, voit un peu trop en somme ;
Il faut aimer l'allié français, russe, italien :
Aimons le pape, aimons notre patrie et Rome,
Puisqu'on ne peut avoir un pape canadien ?

Le pouvoir temporel a l'attrait du mystère,
Le Kaiser l'a promis à Rome par surcroît....
Les amoureux du ciel aiment aussi la terre :
Le Kaiser a promis, a-t-il pour lui le droit ?

Oui, si vous vous taisez, vous serez infaillibles ;
Ne pas se prononcer ne compromet en rien !
Dans la guerre où la paix, si vous restez paisibles,
Vous nous affirmerez: "Le ciel nous veut ce bien!"

Mais la victime, enfin, restera la victime :
Ceux qui sont morts, hélas ! ne nous reviendront
[plus !
Je ne vois rien non plus qui répare le crime‘
L'argent ne paiera pas le prix des disparus !

Et vous nous affirmerez ; C'est là la Providence ?
‘‘Que nous sommes punis pour nos péchés
[passés !’’
Mais le crime actuel, aura-t-il pour sentence,
D'autre crimes plus grands qui seront effacés :

Il faut crier bien haut ce qu'on croit véridique ;
Dire le bien du bien, et fuir tous les méchants,
Et savoir distinguer le mot d'ordre des cliques
Qui commandent la mort avec des mots touchants!

Pélerins, ici-bas la vie est éphémère !
Qu'avons -nous à cacher nos meilleurs
[sentiments ?
Ne nous courbons pas trop sous les foudres
[amères !
Est-ce que Dieu bénit les aplatissements ?

Oui, ce serait flancher que de fuir et nous plaindre
Soyons francs dans nos coeurs, disons des vérités !
Notre bravoure à nous, c'est de veiller sans
[craindre
La morsure des rats, le cri des chats bottés !

Que peut faire aux aiglons une meute sans ailes ?
Et qu'importe au marin les récifs qu'il a fui ?
Nous opposons aux vents notre espérance belle,
Et les feux de notre âme aux noirceurs de la nuit !

Puisqu'enfin nous gagnons la rive hospitalière
Où brillent les couchants sur le calme du port,
Nous pourrons donc dormir dans notre cimetière,
Défiant les flots noirs jusqu'après notre mort !

Nous sommes les lutteurs des races de Sicambres,
Nous défions le Sort d'être pour nous cruel !
Mon âme montera si loin de votre cendre,
Qu'elle atteindra du coup les marche-pieds du
[ciel !

Pour affronter vos cris j'aurai des chants
[étranges,
Et que vous comprenez, bien que vous soyez
[sourds....
Je sais le feu sacré, j'ai des fleurs, j'ai des franges,
Et votre voix est terne, et vos émois sont courts.

Je connais tous les cris des hiboux et des cygnes ;
J'ai contemplé le jour, j'ai médité le soir ;
Je comprends les coeurs bons, et je fuis les
[indignes,
Et j'ai pour l'avenir une moisson d'espoir !

Mes accents sont compris par les âmes qui
[souffrent ;
J'ai des mots de mépris pour l'insincérité.
J'aime le soleil d'or illuminant les goufres,
Comme l'astre des nuits sur les immensités.

Je revois dans la vie un peu de ma jeunesse :
J'ai foulé les gazons de vos plus beaux sentiers ;
Aux échos d'ici-bas j'ai chanté mon ivresse,
J'ai béni la savane et les sommets altiers !

Je ne crains pas l'ennui qui rôde sur les tombes ;
Dans mon dernier exil se trouve le repos ;
Et j'emporte avec moi, vers les couchants qui [tombent,
Mon sourire aux voisins, mes voisins de [tombeaux !

Je lègue à mes enfants l'espoir en l'existence ;
Je lègue à mes amis mes dernières chansons,
Qu'ils daignent me citer, de distance en distance
En contemplant pour moi . . . . tous mes bleus [horizons !

J'ai dit : " Mes horizons " ,mais sans rien prendre [aux autres ;
Car mes regards ont vu les lointaines clartés
Dont j'éprouve l'amour jusqu'en mes patenôtres ;
J'ai su des firmaments distinguer les beautés.

Car je suis pélerin sur mes routes modestes,
Et je m'émeus souvent aux entre-visions ;
J'ai même ma prière aux silences agrestes,
Et les frustres réveils, les neuves éclosions ! ...

Salut à toi, lecteur de ma pauvre écriture !
Je n'abuserai pas de ton entendement ;
Celui qui dit trop haut l'âme de sa nature,
Risque bien de lasser un peu ton jugement.

Résignons-nous, enfin, dans notre enthousiasme,
A rechérir un peu la pauvre humanité !
Référons-nous encore à l'"Eloge" d' Erasme,
Qui vanta la " Folie " avec habilité !

Mais je suis pélerin, et je vous accompagne,
O vous tous qui passez par les mêmes chemins !
A nous le rêve d'or, et les châteaux d'espagne !...
Cueillons, en un seul jour, le blé des lendemains !



LES MISÉRABLES



Nous sommes les vivants, aspirant à la terre ;
Nous ne connaissons pas les repos éternels.
Nous sommes revêtus de capsices charnels ;
L'autre vie est pour nous un bien profond
[mystère.

Nous ne connaissons pas la paix des cimetières ;
Nous ignorons la mort, nous regardons le ciel.
Notre fête s'explique en mots artificiels,
Et nous nous contentons de croire en la lumière :

La lumière est un jeu de reflets de rayons,
Peut-être qu'il n'est pas de jeux au fond des
[tombes
En attendant qu'un jour enfin nous y dormions,

Nous prions le bon Dieu de l'âme et des colom-
[bes,
Qu'Il daigue, en nous chiffrant le grand soir à
[venir,
Dans son ciel bleu, qu'Il daigne un peu se sou-
[venir.

LES PARVENUS

⚜

Enfin, nous reprenons ici notre revanche ;
Enfuis de la surface, en un sable meilleur,
Exempts de tout ennui, loin des coups du mal-
[heur,
Nous reposons en paix dans nos boîtes de planche.

Au silence absolu de nos ombres étanches
Où rien ne peut filtrer, pas même une lueur,
Notre suaire a bu nos dernières sueurs.
Qu'importent les oiseaux sur nos croix ou vos
[branches!

Car nous sommes sans râle au fond de grands
[trous noirs
Où nous dormons sans yeux, front lisse et bouche
[ouverte.
Vos aubes et vos jours ne défont pas nos soirs ;

Et nous dormons toujours sans remords, sans
[alerte :
Nous sommes parvenus, dans nos obscurités,
A nous soustraire au vent de vos subtilités !

UN JOUR D'AUTOMNE



Sans craindre le chasseur aux espoirs égayés,
Qui se flatte d'un meurtre en sa pauvre âme dure,
La perdrix, près du bois, picore à l'aventure
La graine du sorbier, aux coins ensoleillés.

Et, comme cet oiseau, l'on goûte la nature,
Malgré les chaumes nus, pleins du regret des blés.
Malgré les soirs en deuil et les matins gelés,
On veut revoir un peu les sapins, la verdure !

Le "Petit-Saint-Henri" s'entoure de bois vieux,
Et c'est là que conduit le chemin des "Hervieux",
Ou l'on cueille la fène, au bord de la clairière.

Je m'en revins à pied, sur la "terre à Tenfant",
Songeant à ma jeunesse en mon cœur solitaire,
Afin de mieux revoir ce que je vis enfant !

L'HIVER AU BOIS



L'hiver nous est venu plein de gémissements.
La bise se répand en des larmes de neige ;
Les bois ont des souleurs, et tremblent par [moments,
Sous le septentrion qui ce soir les assiège.

Les bois mous, les bois francs agitent leurs [rameaux ;
Ils frissonnent aussi, le froid gèle leurs membres.
Ils se plaignent au soir, ils lui disent leurs maux,
Mais ils résistent, fiers, se dressent et se cambrent.

Ah ! je vous reconnais, vous êtes mes amis ;
D'ailleurs je suis l'ami de ce qui souffre et lutte ;
Je suis aussi l'ami des pauvres endormis
Qui gémirent avant la suprême culbute.

Vous vous enracinez comme le genre humain,
Au fond de vos forêts où seul le nord est maître ;
Chaque arbre a des parents, vous vous donnez la [main
Sur le sol qui, vous et vos enfants, vous vit naître.

CHANT DE NOEL

⚜

Les sapins de Noël méditent cette nuit.
L'église au loin scintille, et de pieux cortèges
Cheminent vers la crèche où l'image sourit.
Le froid tombe du ciel, le ciel est plein de neige.

Et des essaims de voix murmurent tendrement
Des pardons. Les sapins, au bord de l'ombre fière,
Tendent leurs fronts blanchis vers les hauts [firmaments
Où se perd en échos leur unique prière.

Sapins noirs, sapins bleus secouant vos frimats,
Quand passent les frissons de la brise nocturne,
Sans déranger vos pieds, vous élevez vos bras.

Les dômes étoilés, aussi ronds que des urnes,
Couvrent les monts lointains pleins d'ombre et [d'horisons
D'où vient notre espérence, où s'en vont nos [chansons !

5ème ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE MILLETTE

⚜

Cinq ans ont refroidi ta cendre sous la pierre ;
Aujourd'hui le silence est vainqueur de ta voix ;
Pendant que nous parlons, tu dors au pied des
[croix,
Voyageur au repos de ta halte dernière !

Tu ne chanteras plus les chansons de naguère :
"Les Quatre âges du cœur", ni "Le Drapeau des
[Rois ;
Car nul ne t'entendrait dans tes planches de bois,
Où toi-même deviens un psaume de poussière !

Tandis que je relis notre ancienne amitié,
Cinq ans ne comptent pas pour mes amis sous
[terre !
Ainsi qu'aux premiers jours mon cœur te reste
[entier,

D'ici, je te salue en ton sol funéraire.
Que le soir où tu dors s'orne d'un rêve ami ;
Salut au souvenir de ton front endormi !

JEANNE D'ARC



La bonne Jeanne d'Arc fut à Rouen brûlée.
On brûlait ferme alors en ces jours de procès.
Maître Pierre Cauchon, évêque de Beauvais,
Tourmenta sur le feu sa pauvre âme esseulée.

Jeanne aujourd'hui serait, dit-on, canonisée ;
Mais, pour qu'elle soit neutre au moins jusqu'à
[la paix,
La Pucelle attendra des intérêts épais,
Etant de ce retard un peu scandalisée.

Le cardinal Puehwirth, le Perclus autrichien,
Jetant l'injure au pape aussi bien qu'à la sainte,
Dirent à Dieu: "Sois sourd, nous te ferons du bien;

Charles VII, en son temps, fut bien sourd à sa
[plainte"....
Jusqu'à Rome aujourd'hui des huppés enragés
Font ouvrir œil, oreille et gueule aux préjugés !

UN VIEUX NAVIGATEUR

⚜

Lorsque j'étais enfant, là-bas dans mon village,
Sur les bords du grand fleuve où voguaient des
[bateaux,
Je sondais l'horison, je songeais au voyage,
En suivant du regard l'hirondelle et les flots.

Comme le ciel est clair aux visions d'enfance !
Nulle insomnie alors n'avait lassé mes yeux.
Les yeux comme le cœur s'ouvraient à
[l'espérance ;
Tout était neuf pour moi, sur terre et dans les
[cieux !

Et les barques paissaient en fuyant notre grêve ;
Et je suivais longtemps leur sillage écumeux.
Les voiles accrochaient les ailes de mon rêve,
Pour se perdre, très loin aux couchants lumineux.

Mais entre les jours clairs vinrent des soirs
[d'orage,
Et je vis des débris aux senteurs de goudron :
On disait qu'un bateau s'échouait sur la plage,
Et, sur l'avant brisé, se lisait : Oregon.

"Barque ruinée a fait tristesse au capitaine !"
Adieu pour lui la course et les voiles au vent !
Notre voisin fut triste une longue semaine,
Et j'ai su qu'il pleura son Oregon souvent.

Mât brisé, bateau perdu dans les écumes,
Vous roluez, comme l'homme, aux récifs de la
[mort ;
Car dans les couchants clairs ou dans le soir des
[brumes,
Nous dérivons tous deux de tribord à babord !

Pauvres bateaux vieillis que la vague transporte,
Sous l'effort des autans, au rivage incertain,
Vous êtes comme nous qui cherchons une porte
S'ouvrant sur l'avenir des horisons lointains.

Mais je ne voyais pas aux jours de ma jeunesse,
Devant les vieux débris du chaland naufragé,
Qu'ici-bas tout finit au signal des détresses,
Depuis l'homme perclus, jusqu'au bois ravagé !

Je me rappelle aussi le fils du capitaine,
Qui jouait comme moi sur des morceaux de pont ;
Si de nos jeux passés la date en est lointaine,
Le naufrage et ce temps se gravent sous mon
[front !

Car je fus matelot, et je connus ensuite
L'effort des flots mauvais sous les assauts des
[vents ;
Je revois des noyés qu'un dernier spasme agite !
Je contemple le soir, je prédis le gros temps

Je revois en pensée, et vivant au village,
Le vieux navigateur sous ses cheveux tout blancs ;
On dit qu'il parle encor de son dernier naufrage
En détails très précis, à quatre-vingt-trois ans !

Il ajoute qu'il sait qu'un dernier vent le guette,
Sur la dernière lame, une lame de fond.
Pour lui, comme pour nous, ce sera la défaite,
Puis il ira dormir où tant d'autres s'en vont !

LA CHARRUE



La charrue a creusé dans la terre féconde,
Au pas lourd des chevaux soumis au laboureur,
Les sillons réguliers qui ressemblent à l'onde
Déferlant sur la grève en un roulis berceur.

La pièce de labour sous le soc s'est ouverte,
Le grain est inhumé, la moisson va venir;
Elle poindra bientôt en sa nuance verte,
Pour prendre ensuite au jour l'or qui doit la
[jaunir.

Mais la charrue alors dormira sur la glèbe.
Et les coupeurs de blé cueilleront la moisson
Qui deviendra le pain nourricier de la plèbe,
Quand le nord soufflera, dans la morte saison.

Les toits projetteront leur ombre sur les neiges,
Et leur blanche fumée ornera l'horizon.
Et l'on aura du pain, du bon pain sur l'allège,
De l'espérance au cœur, aux lèvres des chansons.

Grâce à l'humble charrue on s'attache à la terre
Où l'on naît ; l'on veut vivre où vivaient les
[aïeux :
On se plaît à la glèbe, en elle l'on espère,
Jusqu'à ce qu'on y meurt, tout triste et plein
[d'adieux !

Ainsi que la moisson notre âme au ciel s'élève,
Par un suprême effort et le dernier soupir :
Comme elle nous mêlons un peu de notre rêve
Au vent du soir avant de nous anéantir.

Dans le sillon natal on descend la dépouille,
Ephémère semence où pleure un souvenir :
C'est là que la charrue au soc qui se dérouille
Retournera nos os blanchis, dans l'avenir !

L'acier raversera, hélas ! toute la cendre
Qu'auront été nos yeux, qu'auront été nos corps!
Cœurs morts, vases brisés des beaux sentiments
[tendres,
Serez-vous labourés par le soc des remords?

Périsse notre jour si Dieu garde l'essence !
Qu'importe la charrue et son acier tranchant !
Tâchons d'être ici-bas une bonne semence,
Dieu peut y mettre encor du sien dans notre [champ !

Dans les droits opposés que la charrue exauce,
Le mystère est en bas, le meilleur grain en haut:
Aux blés qui vont mourir elle creuse une fosse,
Aux blés qui mûriront elle fait un berceau.

Au livre des moissons elle trace des lignes
Où des verres de terre accrochent des rayons ;
Sa droiture est un art, les sillons sont les signes
Des sévères labeurs des générations !....

Il est une charrue implacable, éternelle,
La divine charrue au coutre sans merci :
La justice de Dieu trace, creuse et nivelle...
Priez Dieu dans son champ, vous le verrez d'ici !

LE VIEUX RATEAU

⚜

Dans le fond d'un grenier, sous des ombres dé-
[chues,
Mordant un peu de lin jeté sur les entraits,
Le vieux râteau de frêne aux dents toutes cro-
[chues,
Comme une main d'avare absorbe ses secrets :

Il rappelle l'andin fait des blondes avoines ;
Là-bas, près du coteau, non loin des cèdres verts,
A mûri la moisson, son or, son patrimoine,
Depuis les clairs matins jusques aux couchants
[clairs.

Et le champ était vaste, et la brise était chaude ;
Il écoutait la faux passer dans le bon grain
Avec un souffle ému dans un rayon qui rôde,
Poussée à tour de bras, comme à force de rein.

Au bout, l'andin fini, l'homme prenait sa pierre:
Guézin, guézi, guézin, et la faux s'aiguisait.
Alors il râtelait aux mains de la fermière,
Le vieux ràteau de frêne, et le bon temps passait.

La nuit, au clair de lune, il dormait dans les
[herbes,
Sous des nids gazouillant dès que l'aube naissait.
Puis le soleil bientôt rayonnait dans les gerbes,
Le ciel semait sa joie, et le champ grandissait.

Le vieux râteau puisait aux vertus de la terre
Qui nous rend au centuple un prêt de quelques
[mois....
Car, pour celui qui l'aime, il n'est point de misè-
[re,
La terre fournit tout, les vins, le pain, le bois...

Et briche brouche, moi je faisais des javelles
Que j'aimais et mordais jusqu'à la fin du jour . .
L'or des pailles brillait au pied des jouvencelles
Qui s'appuyaient sur moi pour songer aux amours

Et j'entendis un soir : Aimez-moi donc, la belle,
Aimez-moi donc un peu, moi je vous aime tant !
Et la belle riait : — Vous aimer, disait-elle ?
Pas avant l'août, quand les râteaux auront des
[dents !

Que de blé je cueillis ! Et j'attends qu'on me
[cueille;
Car je suis en silence, oublié sur l'entrait.
Vieillesse, te voilà, je me meurs, tout s'endeuille;
Si l'on me décrochait, que je râtellerais ! . . .

Maintes fois, le midi, debout dans la lumière,
Je veillais au sommeil des bonnes cruches d'eau,
Parmi les seigles blonds, la bas, à la pinière
Où se voit la perdrix, où s'entend le corbeau.

J'ai même gardé seul, avec le chien sans doute,
Un doux petit enfant qui souriait aux fleurs.
Un cheval est venu, libre, par la grand'route ;
Il rôda près de nous, le chien en avait peur :

Pauvre petit bébé couché sur la fougère !
Le cheval s'approcha, l'œil clair, plein
[d'ébrouement. . .
Je le chassai, vlan vlan, avec le chien derrière :
On ne me marche pas plusieurs fois sur les dents !

Quand le devoir est fait, et bien fait, c'est la vie:
On n'a vu ce cheval que le soir, attelé. . .
Je suis seul aujourd'hui, sans moisson, je m'en-
[nuie.
Que l'on m'emploie au champ, je veux revoir le
[blé !

Le vieux râteau rêvait, quand on vint de la grange
Et la porte s'ouvrit, le grenier s'éclaira
D'une belle lumière, une lumière étrange. . .
C'est elle, se dit-il, et la fermière entra.

Ah ! je revois enfin la fille de mes maîtres,
L'enfant blond d'autrefois qui courrait dans les
[blés.
Puis vint un vieux, si vieux, que pour le recon-
[naître
Le râteau dut chercher dans son cerveau troublé.

Si maigre! mais pourtant c'était lui, le grand'père,
Samuel Chapdelaine, un des premiers colons.
Petite, c'est ici qu'est morte ta grand'mère,
C'est là que j'ai tracé les dix premiers sillons.

Ça, c'est un mancheron d'une de mes charrues.
Quand j'ai creusé le puits, ta grand'mère chantait
Et le soleil brillait de même au fond des nues. . .
Avec ce vieux râteau Maria râtelait.

Toi, tu ramasseras cette mousse et ces branches.
Le râteau râtelait quand la cloche tinta ;
Il était si content de tant de clartés blanches,
Si content, le râteau, qu'enfin il éclata.

L'enfant blond fait un feu des vieux morceaux [de frêne
Pour éclairer ce soir ; le bonhomme s'endort,
Et son rêve parcourt une route lointaine. . .
Mais à minuit la flamme et le vieux étaient morts.

Mais le travail demeure en ses œuvres passées,
Nul ne peut effacer ce qui fut une fois ;
Dans le creux du mystère où parlent nos pensées,
On niera les échos, mais sans tuer la voix !

Cultivons notre terre, aimons toutes ses choses ;
Aimer le bien qu'on a, c'est rendre grâce à Dieu.
Nous retournons au sol après l'instant morose :
Aimons les champs de blé que mûrit le ciel bleu !

Les râteaux comme nous font la lutte et travail-
[lent.
N'est-il pas juste aussi que nous nous souvenions!
Prisonniers et soldats ont besoin de leur paille,
Toute l'humanité prend sa vie aux sillons !



VOICI L'AUTOMNE EMU

⚜

Voici l'automne ému qui gémit dans les ombres.
Voici que le matin racornit les sillons.
Feuilles mortes et deuils, triste automne aux
[vents sombres
Ont fait le jour pleurer et les nuits sans rayons.

Ainsi se mêle au temps notre existence vaine ;
Comme le jour s'en va notre rêve s'éteint.
Après la moisson d'or qui brillait dans la plaine,
Un glas noir psalmodie au soir notre destin.

Ainsi se fane en nous le rêve d'espérance
Qui promettait tout bas des repos attendus. . .
Tout s'éloigne aux grands vents qui brisent la
[constance,
Vers l'horizon sans fin des paradis perdus !

Et des autans de mort ont secoué l'Europe,
Pendant quele Kaiser gourmande son vieux Dieu;
Mais ce Dieu reste sourd à la voix interlope ;
L'Allemagne, elle aussi, s'éloigne du ciel bleu !

Le mal est donc un fait accompli sur la terre ;
Mais avec les autans le ciel le balaiera ;
La France s'est levée et dans un geste austère
Repousse lentement les hordes d'Attila !



NOTRE-DAME-DU-CHEMIN

Au Père Théophile Hudon.

⚜

Jetant au vent du soir ses échos de prière,
Du haut d'un promontoire aux arbres familiers,
L'église, au geste droit de son clocher de pierre,
Indique l'azur frêle au cœur qui sait prier.

Au loin le soleil d'or, dans sa gloire splendide,
Décline lentement comme le rêve humain ;
Un océan de feu couvre les Laurentides,
La cloche au crépuscule épelle son refrain.

Autour de ce clocher, hirondelle et mésange
Mêlent leurs gazouillis et leurs zigzags menus,
En écoutant gémir l'orgue à la voix étrange
Qu'un souffle ému reprend dans les cieux inconnus.

Par les vitraux bénis une clarté s'épanche,
Mêlant une splendeur aux saintes piétés.
La beauté de l'encens tourne en volutes blanches,
Le cantique des cœurs chante l'éternité.

Cintres unis, noués par des feuilles d'achante
Au dôme harmonieux qui se répand en croix,
Jubé plein de rumeurs où le souvenir chante,
J'aime votre décor et l'accent de vos voix.

Sanctuaire de paix, en dépit des rafales,
Tu gardes ta bonté dans les plus âpres nuits.
Rappelle aux exilés leurs églises natales,
Remplace en ton rayon tant de temples détruits !

Indique le chemin au regard de nos âmes,
Indique la beauté des myriades d'or,
Mêlant aux Angelus la gloire de leurs flammes,
Parsemant ton décor de leurs divins décors !

Il était une église aux cloches triomphales
Dont les cloches marquaient le repos des aïeux
L'orgue était désuet, l'escalier en spirale ;
Le chemin de la croix était touchant et vieux.

Je l'aimais dans mon cœur depuis mes jours
[d'enfance ;
Cette église est détruite aujourd'hui par le feu.
Remplace, ô Notre-Dame, avec ton espérance,
L'église où tout petit j'ai prié le bon Dieu !



MUSE DES SOIRS

⚜

O vous dont le regard énamouré m'enchante,
Souvenez-vous de moi dans vos azurs bénis ;
Souvenez-vous de moi dans vos soirs infinis,
Sl vous aimez encore la chanson que je chante !

Car vous m'avez aidé mainte fois, mon amante,
Et c'est bien là pourquoi je vous reste soumis,
En écoutant les soirs et le rêve des nids
Dont les branches et l'ombre ont bravé la [tourmente.

Quand mon cœur se complait en son espoir sans [fin,
Il sait bien que souvent cet espoir est un leurre,
Qu'on ne se nourrit pas de ce qu'on a plus faim.

Qu'un rêve, le plus beau, ne dure guère une heure;
Mais penchez-vous encore sur mes vers isolés,
Puisqu'ils tendent vers vous leurs sourires ailés !

MUSE DES CLAIRES NUITS



Muse des claires nuits et des légendes blondes,
Qui daignes inspirer quelques uns de mes chants,
Je redirai ton nom sur la grève et les ondes,
Avec ton souvenir aux flammes des couchants.

Car l'heure où nous aimons est une heure féconde.
Ton amour en mon cœur a des échos touchants.
Et ton charme, ô ma muse, est vainqueur de ce [monde ;
Mon âme tout le jour respire dans ton champ !

Et le soir mon regard contemple ton étoile
Dont le rayon scintille au bord d'un cher passé. .
Muse, je ne crains pas que les ombres te voilent.

Lorsque dans notre nuit un rêve est caressé,
Parmi nos souvenirs, avec tout les bruits d'aile,
Puisque tu m'as promis une vie immortelle !

JE VOUS RETROUVE ENFIN



Je vous retrouve enfin, ô muse inspiratrice,
Qui connaissez l'amour à ses mots de douceur !
Si j'ai cherché souvent, mais en vain, l'âme sœur,
C'est en vous appelant, ô vous, ma protectrice !

L'accent de votre voix a pénétré mon cœur.
J'affronterais pour vous un monde de caprice
Parmi les soirs sans nombre, et l'ombre évocatrice
Où grandirait ma foi dans un espoir vainqueur. .

Je vous retrouve enfin au sentier de ma vie.
Et vous êtes la voix qui m'appelle là bas ;
Votre parler discret encourage mes pas.

Au loin je chasserai le mensonge et l'envie ;
Je marcherai moins las sous le ciel vaste et doux,
Je mêlerai mon rêve à des chansons pour vous !

POURQUOI

⚜

La terre est un chaos où nos rêves se brisent.
Et nous nous attachons à ce qui doit finir.
Ce qu'on aime s'en va pour ne plus revenir.
Pourquoi les noirs autans après les claires brises?

Pourquoi tant d'abandon ? Pourquoi tant de [hantise ?
Pourquoi le noir oubli ? Pourquoi les souvenirs ?
Faut-il tout condamner ou faut-il tout bénir,
Au chemin de la vie où les âmes sont prises ?

J'ai longtemps médité l'espoir et les regrets ;
J'ai même interrogé l'ombre des destinées,
Cherchant à pénétrer le sens des grands secrets.

Et je n'ai rien compris qu'une voix obstinée
Qui me disait tout bas : "Aime toujours et va,
Et sois content des jours d'azur de Jéovah !

SALUT A MONTMAGNY.

A M. Charles A. Paquet

⚜

Ville de Montmagny, que ton Église est belle,
On y chante avec âme, on y prie avec cœur ;
Sous son dôme doré la prière a des ailes,
Prions-y que là-bas la France soit vainqueur !

Ville de Montmagny, ta beauté nous enchante,
Et nous te saluons comme autrefois tes preux,
C'est ici que l'on t'aime, ici que l'on te chante,
Affirmant sur tes bords la foi des jours heureux.

Le "Grand Ononthio", témoin de ta naissance,
A béni ton berceau, contemplé ton matin :
Ton patron est français de titre et de vaillance :
L'ombre de tes grands morts veille sur ton destin.

Les Taché, les Marmette ont vécu de ta vie,
Formant leurs meilleurs vœux avec ton souvenir.
Les morts et les vivants t'ont bénie et chérie,
Et tes bleus horizons s'ouvrent à l'avenir.

Salut ô Montmagny, ville aimable et prospère,
Qui regardes le fleuve aux flots plein de clarté !
Ton nom nous vient de loin, du début de nos
[pères
En cette colonie, au temps des royautés !

On nous a dit le fait de ta grande industrie.
Non loin du mont abrupt qui s'appelait "l'Enfer,"
L'enclume de Vulcain forge des batteries
Pour notre guerre immense, où coule tant de fer:

Qui coûte tant de sang, tant de larmes aux mères,
Tant d'héroïsme à nos héros, et tant de dévoue-
[ment ! . .
O forgerons, forgez à vos fournaux austères !
Dieu vous sourit, je crois, du haut du firmament!

En ces jours inouis où l'Europe est en flamme,
Sous le feu déchaîné des pires empereurs,
Tu sais aider le droit violé par les infâmes :
Les obus que tu fais feront cesser l'horreur.

Et ton nom signifie enfin "Grande Montagne."
Montagne tu soutiens les canons défenseurs,
Pour châtier là-bas la perfide Allemagne,
Pour chasser dans leur Prusse enfin les agresseurs.

Ainsi tu sais aider la justice qui souffre,
A grands pas, Montmagny, marche dans le progrès.
Tu portes dans ton flanc cuivre, salpêtre et soufre
Pour venger la Belgique en proie aux noirs for-
[faits

Nous croyons que pour toi le plus beau jour se
[lève,
Pour ton aide apportée à notre humanité . . . . . .
"Grande Montagne," brille, élève-toi sans trève
En l'horizon de gloire et de prospérité !

Et dans l'âge futur, au soir des récompenses,
Ton peuple t'aimera dans sa postérité.
Il grandira toujours s'il veut aimer la France,
La France ne meurt pas, c'est une . . . . éternité !

LES AUBES MORTES

(*Extrait*)

Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant tout orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.

LAMARTINE.

Les aubes-mortes sont bien mortes,
Leurs espoirs n'éclairent plus ;
Pourtant leurs souvenirs m'importent ;
Car toutes leurs gloires m'ont plu !
Et le destin qui les emporte,
Voilant des rayons superflus,
N'a rien laissé devant ma porte
Que le sable où je les ai vus.

Les aubes mortes sont l'image
De notre vie et du passé,
Qui s'effacent comme un nuage
Au fond des horizons chassé.
Les aubes-mortes sont palies,
Elles que la pourpre et l'amour
Ont autrefois si bien remplies
Qu'elles nous promettaient des jours.

Les aubes-mortes sont mes rêves
Engloutis dans des océans
Dont ils ont contemplé les grèves,
En fuyant l'horrible néant. . .
L'idéal à l'idéaliste,
Les noirs tombeaux aux fossoyeurs. . . .
Des aubes j'ai cité la liste,
Sans en décrire les splendeurs !

L'océan du passé déferle
Sur les roseeux de l'avenir,
Les aubes-mortes ont des perles
Pour épouser le souvenir. . .
Le bercement des voiles blanches
S'accorde aux lenteurs du roulis ;
La grande mer n'a pas de branches,
Les branches n'auraient plus de nids !

Toute aube-morte fut la vie
Qui veut briller et qui promet,
Mais qu'arrête parfois l'envie
Qui veut nous damner à jamais.

Ce sont des pleurs sur une rose
Cueillie au long du vieux chemin ;
Et c'est la récolte morose
Des choses tristes de demain !

C'est l'horloge qui se détraque,
Et c'est le foyer qui s'éteint ;
C'est la forêt à l'ombre opaque,
C'est le regret des clairs matins ;
C'est l'écho des vents qui soupirent
Sur la savane et les coteaux ;
C'est le désert où l'on expire
Sous le tocsin des cirocos.

Mais je ne dirai pas l'aurore
Qui brûla mon cœur enivré,
Bien que je la ressente encore
Au suaire de l'art sacré !
Quand ma pauvre âme se dépouille
De ses vertus, de son espoir,
Qu'importe que ma voix se brouille :
Je chante à tous mon dernier soir !

Ceux qui ne savent pas la flamme
Dont mainte existence renaît,
N'ont jamais étudié l'âme
En s'élevant sur les sommets. . .
Les aubes-mortes ont des voiles
Qui se changeront en linceuls,
Elles cacheront les étoiles :
On sera plus triste et plus seul.

Et plus sombre et plus solitaire,
Puisqu'on vieillit pour le tombeau ;
Puisque nous descendrons sous terre,
Couronnement de nos travaux.
Jours perdus ! chères aubes-mortes,
Vous n'êtes plus pour les yeux morts
Dies irae ! fermez les portes,
Je n'entends plus rien du dehors !

DE LA TRISTESSE

⚜

La tristesse, sœur des regrets, ne découle pas d'une âme forte.

Par contraste, la joie bruyante n'a pas la réflexion profonde. La sérénité, à elle seule, et en soi, est une vertu complète dans un esprit pondéré.

Les personnes habituellement pleureuses, les tristes figures ne regardent qu'un seul côté des choses, le revers déprimant. Les choses ici-bas, comme les personnes, ont leurs qualités attachantes, et le bien qui en sort, est souvent le brave voisin du mal : si celui-ci nous opportune, celui-là nous console ; ces deux voisins habitent parfois la même maison, la même chambre, et sortent tous deux le long des mêmes chemins, l'un à gauche, l'autre à droite. On croirait qu'ils se soutiennent, qu'ils s'encouragent. Le bien

est débile et vite essoufflé, le mal est audacieux et bon marcheur. Je dis qu'ils s'encouragent dans le sens évangélique : " Le scandale est nécessaire, mais malheur à celui par qui il arrive !" Le mal qui trébuche fait éviter l'ornière à son voisin le bien, celui-ci dit au mal : " ne passe donc pas là."

L'esprit serein doit aussi avertir l'âme chagrine de se guérir.

La tristesse est un commencement de reproche à Dieu, quand la sérénité lui rend grâce : celle-là se sent coupable de fait ou d'omission, celle-ci, sans être pharisienne, a conscience du devoir accompli.

La bonne santé de l'esprit et du corps est un bienfait qui fuit le chemin qui conduit au remords : la sérénité naît et grandit dans l'admiration des choses créées perfectibles, dépouillant toute image de la nature des fumées qui l'entourent, lavant tout tableau terrestre des taches hu-

maines, admirant Dieu dans l'infini, sans l'étouffer dans un cercle étroit, sans poser des bornes au ciel, sans imposer nos lunettes aux divinités.

La tristesse est, à certains moments, la conséquence directe d'une ambition déçue. Dailleurs l'homme triste mesure le mal à son âme et la sanction de son mépris pour la terre correspond aux lois étroites qu'il forge.

La joie de vivre a des amis en tous lieux et n'insulte pas à l'espérance.

La tristesse est une nourriture indigente, et soutient mal la santé du corps et de l'âme ; cependant elle est plus serviable à la pensée que le rire.

En général, les grands philosophes, les grands capitaines ne la prisent pas fort : Confusius était pensif et austère, mais sans mélancolie ; Charlelemagne était serein, Louis IX était pieux, Napoléon I travaillait toujours ; Alexandre s'ennivrait stoïquement ; Hugo observait ; Lamartine

pensait ; Jean Bart était gai ; Jeanne d'Arc écoutait ; Rousseau méditait ; Voltaire souriait ; Boileau raisonnait ; Racine étudiait ; Corneille plaidait ; La Fontaine s'amusait utilement ; Bossuet parlait à l'univers ;Bacon critiquait ; Piron perdait son temps à rire ; Milton lisait la Bible ; Daniel de Foe voyageait ; Dickens se promenait ; Edgar Poe rêvait ; Murat s'habillait; Cambronne jurait et Kleber prévoyait.

Michel de Montaigne était loin d'aimer la tristesse. Il en parle sans se gêner de l'appeler passion : " Je suis des plus exempts de cette passion, et ne l'aime, n'y l'estime : quoique le monde ait entrepris comme à prix fait, de l'honorer de faveur particulière.

Ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience.

Sot et vilain ornement. Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom la malignité."

Ceux qui pleurent souvent perdent une part de temps précieux. Le souvenir vaut mieux ; le souvenir des actions nobles des absents est un remède fortifiant et salutaire à la carrière de la pensée.

La tristesse est pourtant un droit, la sérénité est un devoir.

Il ne serait pas bien cependant de confondre la tristesse et la douleur qui ne rend triste que d'une manière accidentelle, subite et passagère.



LES THÉORIES COMPLIQUÉES

⚜

A quoi servent les théories compliquées ?

Elles servent aux démagogues retors qui l'utilisent toujours comme un outil à deux tranchants.

Les théories compliquées faussent jusqu'aux consciences les plus droites par nature ; les principes équivoques au xquels l'esprit de routine, par sa paresse, donne tant d'importance, entretiennent d'éternelles inimitiés, propagent les grandes tristesses. Il vient un temps où il faut bien voir le vide de mille affirmations gratuites propagées par la rubrique de mots ou de voix imperturbables. Au moins reconnaissons les fruits mauvais, et sachons aussi que le meilleur pain est fait du meilleur froment !

Lorsque à travers les lignes on sent la bonne conscience et la franchise, le résultat de l'ensemble peut être utile; mais en tout c'est la lettre qui tue, et c'est l'esprit qui sauve.

EN LISANT UN LIVRE



Vous dites : " Pascal se servit du triangle arithmétique pour résoudre, d'une manière absolue, des questions relatives à la théorie des probabilités." Et vous ajoutez : Un des problèmes généraux était celui-ci : "Deux joueurs considérés comme également habiles rompent le jeu avant la fin. En ce cas, le règlement de ce qui doit leur appartenir doit être tellement proportionné à ce qu'ils avaient droit d'espérer de la fortune, que chacun d'eux trouve entièrement égal de prendre ce qu'on lui assigne, ou de continuer le parti."

Et vous affirmez : " Il n'y a pas à sortir de là."

Pourriez-vous jurer que Pascal n'aurait pu résoudre la même question d'un autre manière, même en appliquant la loi du triangle ?

Ne pouvait-il pas croire qu'un pari tronqué devait correspondre à un triangle tronqué, et que, en conséquence, ce qui n'est pas terminé est un contrat non exécuté, dont il peut résulter la révocation du dit contrat ; en ce dernier cas chacun des deux joueurs doit reprendre ce qu'il a mis d'enjeu, puisque nul ne peut et ne doit s'enrichir aux dépens d'autrui, et qu'il n'existe pas d'obligation où il n'y a pas de contrat, cependant que la coutume est un contrat.

Méfiez-vous aussi de ce jeu de mots :

“ L'écrivain a pour objet d'agir sur les âmes, et ce succès ne peut venir que de Dieu.” C'est à faire croire que toutes les âmes saines sont d'avance, par les lois de nature, nature créé par Dieu, sont d'avance préparées à attendre l'occasion d'accorder, non de faire accorder, ce succès à celui qui leur parle ; mais cela n'implique pas l'idée que tel ou tel écrivain soit destiné à s'attacher telle âme plutôt que telle autre.

TRANSCRIT MOT A MOT

⚜

La bonne grand'mère, habile diseuse, commençait : "Il y a de ça bien des années, mes enfants." Un petit : "C'était-il du temps de la pomme d'Adam ?" Un autre : C'est bien certain que la terre était plus ronde qu'à cette heure, parce qu'il n'y avait pas autant de maisons de bâties, ni autant de caves de creusées." La bonne vieille : "Voyons, pas d'histoires en l'air, je ne suis pas sur la terre depuis avant le déluge.

"Il avait fait une tempête de neige dans l'après-midi, et le soir, le beau temps revenu, la lune montrait au ciel ses deux cornes jaunes comme de l'or. C'était, comme ce soir, le soir de la messe de minuit.

Dans ce temps-là la nouvelle église n'était pas encore bâtie ; c'était la vieille qui nous servait, et elle était si vieille qu'elle avait laissé

tomber son clocher dans le fleuve comme par m'égarde, comme une vieille fée qui laisse tomber ses lunettes. Un petit : "comme vous" mémère, "des fois !"

Le clocher s'était écrapouti en aiguillettes avec des cric-crac, c'était effrayant comme un tremblement de terre. Si vous aviez entendu tout ça, comme je l'ai entendu, pour sûr et certain que vous autres, vous auriez pris le bord du bois, pour aller vous cacher."

Un petit : "J'aurais autant aimer me cacher ici, dans votre coffre bleu, mémère ; puis on ne serait pas plus mort que vous, puisque vous vivez encore, et que vous êtes vieille comme le chemin du roi."

"Je crois que c'était du temps du ministère de Monsieur le Curé Bezeau ; il n'y avait pas beaucoup de maisons au village.

Pour lors, mes enfants, tous les paroissiens de la paroisse étaient à la messe de minuit.

Le fleuve charriait ses gros glaçons en les culbutant comme un troupeau d'agneaux.

C'est cette fois-là, je pense, que Madame Valade s'est noyée, en allant chercher de l'eau à la grand'rivière. Il y en a qui ont cru et qui ont dit qu'elle avait été jetée dans les glaçons par des galvaudeux, d'autres ont dit que c'était son mari qui l'avait fait noyer. Monsieur Valade a subi même un procès, mais on n'a rien pu lui prouver de mal, dans sa conduite, donc je ne crois pas que ce fut lui, le coupable, s'il y a un coupable, bien, c'est ce que je pense, c'est un autre.

Cette fois à minuit monsieur le curé en a fait un sermon ; il s'est plaint que tout le monde, tous les habitants qui étaient obligés de fournir du bon bois pour chauffer l'église n'avaient apporté que du bois pourri.

Mais le bonhomme Champagne n'a pas pu digérer cette apostrophe ; il s'est levé et a dit,

comme ça, à Monsieur le Curé ; ''Bien, monsieur le curé, permettez, vous avez menti s'il vous plait ! Paquet et moi on vous a fourni du bois de première classe ''. . . .

Et peu à peu les petits s'endormirent, et la vieille se mit à filer l'écheveau de laine proposé, en se disant : '' c'est pour ça, pour cette insulte à monsieur le curé, que le clocher est tombé dans le fleuve.''

Pourtant le clocher était tombé un an avant cette altercation brusquée.



LE MATIN DE MAI

En cent jours je n'aurais loisir
De vous raconter, tout au vrai,
Le mal qui tient mon cœur martyr,
Ce premier jour du mois de mai.
CHARLES D'ORLEANS

⚜

C'était un matin frais de mai. L'Angelus résonnait dans son airain pieux et sa pitié rayonnante, comme pour émotionner les silences en fuite.

C'était un beau matin de mai. . . .

Pour tirer le bourg de son sommeil, la grève entonne sa turlutaine, et d'autres oiseaux plus petits font gazouiller les feuilles vertes, dont chacune est pour eux une tente protectrice, un abri tutélaire : l'arbre à lui seul est une ville pour les petits oiseaux. Chaque nid est un rendez-vous de fête ; leurs chants et leurs noces, leurs paroles d'amour ont pour témoins discrets les murs solennels des verdures frêles.

Le soleil, le bon soleil béni dépose ses rayons sur tous les toîts, dans chaque fenêtre ; on dirait que les mansardes ont des préférences de lumière. O la beauté du jour, ô gloire immortelle des matins clairs ! L'univers est grand, quand les sphères voisines, et pourtant si lointaines, se parlent entre elles !

Une fenêtre entre'ouverte laisse voir la rondeur de deux bras nus, chair blanche et douillette comme l'envol des colombes.

La belle matineuse a secoué ses rêves et la vague du sommeil. Le jardin exhale ses baumes de roses et de lilas.

Ohé, la belle au bras blancs, réflecteurs de rayons matinaux, entendrai-je vos prières se mêler à l'accent aigu de la cloche ?

Une voix douce comme la brise du ciel murmure la discrète chanson ancienne, la chanson douce et vieille comme l'amour, douce comme une espérance, apprise de vive âme, et transmise

de murmure à murmure, de son à son, chanson aux variantes facultatives, bonne chanson de campagne :

I

Beau marinier, beau marinier,
Quelle nouvelle de France?
La nouvelle qu'il y a,
Votre amant vous demande
Sous la jolie feuille
Dondaine, don don,
Sous la jolie feuille ronde.

II

Vous d'vez vous faire un autre amant,
Puisqu'il a une blonde
Sous la jolie feuille,
Dondaine, don don,
Sous la jolie feuille ronde.

III

Elle n'est pas plus belle que vous,
Mais elle est plus savante
Sous la jolie feuille
Dondaine, don don,
Sous la jolie feuille ronde.
Elle fait fleurir rose et œillet
A minuit dans sa chambre.
Refrain

IV

Le meunier qui la courtisait
S'est cassé les deux jambes,
R.

V

C'est en tombant du haut du toît
Où elle avait sa chambre.
R.

VI

Je crois bien qu'il est mort de joie
Tant il sut bien descendre.
R.

VII

On l'enterra à Lanoraie,
Voisin du vieux Léandre
R.

VIII

On dit que c'est garçon Vadnais
Qui lui creusa sa tombe,
Sous la jolie feuille
Dondaine don don,
Sous la jolie feuille ronde.

JE VOUS REVIENS

⚜

Je vous reviens, cher père, après une longue absence, au delà d'une année, je reviens méditer sur votre tombeau. Je puis vous assurer cependant qu'il ne s'est pas passé un jour sans que je vous aie revu dans ma pensée.

Trois hivers ont recouvert de leur blancheur le lieu de votre repos, trois printemps ont brillé sur le sable qui recouvre vos planches, trois étés ont fait croître l'herbe du cimetière depuis votre sépulture, et vous ne vous éveillez plus ! Vous devenez poussière, vous que j'ai tant aimé !

Vous m'aimiez, vous aussi, m'oublierez-vous toujours ? Je vous appelle dans mon âme, que me répondez-vous ? Je ne vous entends plus, ô vous qui me berciez sur vos genoux, lorsque j'étais enfant.

Parlez-moi, dites un mot à ma pensée !

Voulez-vous des prières, j'en ai. Voulez-vous mon amitié ? Je vous l'apporte.

Voulez-vous mes respects de fils désolé qui mèle ses mots avec des larmes? Me voici. Que fait votre âme en son nouveau séjour? Votre pensée voltige-t-elle sur ce sol même que jadis vous avez labouré?

Comme la mort est triste! Comme ses victimes dorment profondément!

O bon vieillard à cheveux blancs, à barbe blanche, vos yeux ne me voient plus, votre bouche n'a plus de mots à dire!

Et la terre reprend ce qu'elle avait donné. Comme nous sommes peu de choses!

Jugement dernier, au son des trompettes sonores dont parlent les écritures très anciennes, jugement dernier, réveille donc mes amis qui dorment leur sommeil de plomb! Réveille mon vieux père que je lui parle plus sûrement, qu'il m'entende, c'est mon droit, je suis son fils; Jugement dernier, force cette tombe, c'est celle de mon père! Je ne crains pas pour lui de châtiment, je ne crains rien pour lui, une vertu le pro-

tège devant le ciel ; bien que peu appréciée des hommes d'aujourd'hui, la vertu qui s'appelle la sincérité doit infailliblement compter devant Dieu. Mon père, s'il vous reste le pouvoir de voir et de lire dans ma conscience, priez que je conserve cette même vertu, je l'aime, comme vous l'avez aimée, et vous l'avez aimée comme vous détestiez l'hypocrisie. Adieu, mon père ! Adieu, chère tombe !



LE VIEIL EGYPTIEN



Je ne pouvais me rappeler où j'avais vu cette figure parcheminée, tout en croyant l'avoir déjà vue.

" Je suis Zoubante," dit-il, " vous savez bien, vous m'avez demandé d'où je venais, quand je suis entré en prison."

Ma foi, c'était vrai, j'avais donné la description de ce vieux que j'avais pris pour un fakir qui regrette le soleil lointain de ses Indes, lorsque je recherchais les nouvelles à la cour du recorder de Montréal, pour un journal populaire.

Et il continuait : "Vous savez, je n'avais pas commis de gros péchés : c'était pour passer l'hiver tranquille, et à la chaleur, que j'ai prié votre juge -- le recorder Poirier, alors — de me laisser en paix habiter sa maison faite exprès pour les miséreux et les misérables."

—Je me rappelle, je me rappelle tout ça. Vous ne parliez pas aussi bien notre langue qu'aujourd'hui ; vous avez fait des progrès merveilleux ? J'avais annoncé que le prisonnier volontaire était un hindou. Le voilà qu'il me raconte son histoire.—Je suis un égyptien, un prêtre égyptien.

Madame Collin.—No 9 rue Wolfe, Montréal—Ce bout de rue est disparue, est englobé par le chemin de fer C. P. R. Madame Collin m'avait dit que vous étiez malade, et bien malade. —Oui mais je suis mieux, rétabli, tout rétabli.

Je retrouvais ce vieux d'un âge incalculable, dans mes tournées d'agent d'assurances. Lui, m'affirmait alors être âgé de 109 ans, la chose était possible et croyable tant il était ratatiné et terreux.

—" J'ai longtemps gagné ma pauvre vie à tirer l'horoscope dans un cirque, après avoir été chassé de mon pays," disait-il.

" Le Caire est bien ma ville natale. Je me

suis échappé de là-bas, j'ai fuis les autorités qui m'en voulaient, parceque, m'étant constitué un jour cicérone d'un groupe de voyageurs arméniens ; notre dernière étape était la visite de la grande pyramide de Chéops où j'ai passé une longue nuit, les voyageurs étant sortis, à sonder à coup de marteau, les parois de ce monument immense auquel un des plus célèbres pharaons donna son nom.

En sondant les murs à l'intérieur de ce grenier, et je dirai mème de ce charnier, à coup de marteau, je découvris un endroit creux et sonore à ces résonnances de matité sourde et je découvris une cavité donnant sur un carré de trois pieds cubes, en ce carré reposait une petite momie, la momie d'une enfant copte, et, près de cette momie, il y avait un rouleau papyrus, un manuscrit bien conservé que j'enlevai sans scrupule. De ce manuscrit égyptien, je traduisis un livre en votre belle langue française.'' Et il ajoutait :

" C'est dans votre belle langue française qu'il m'a plu de le traduire."

Après ce colloque, je m'informais, les autres semaines, auprès de Madame Collin, de la santé du vieil égyptien, et parfois je reprenais la conversation avec Monsieur Zoubante qui tenait plus à son livre qu'à sa vie.

Pour abréger l'histoire, je dois dire que je donnai parfois quelque argent à M. Zoubante pour le décider à me laisser voir et palper son précieux manuscrit ; et peu à peu j'inspirai confiance : il me fut permis d'en transcrire des passages et même des pages entières.

Ce serait trop long de donner ici ce que j'ai pu transcrire, je ne donne ci-après que certains passages ; car lorsque l'égyptien quitta Montréal pour se rendre au Mont Pelée, j'avais presque tout transcrit son livre intitulé :

Livre des Rois ; bien qu'il me dit que le vrai titre en langue ancienne fut : *Rouleau des Pharaos*

il prétendait que Pharos voulait dire Pharaons, et rouleau signifiait livre, parceque les livres anciens étaient roulés : Pharaon voudrait dire brillant comme un phare, et lorsque l'on dit d'un homme qu'il est fardé, ceci signifie aussi qu'il est brillant.

Il est évident que Zoubante s'acharnait à trouver en tout le sens exact des choses et des phrases.

Je passe le début du livre des rois pour arriver aux paroles qui semblent en effet sorties de la bouche d'un potentat :

—Les rois sont des dieux aussi dieux que le maître des airs ; ils marcheront sur la tête de leur peuple, et nourriront ce peuple des restes de leurs festins.

Le sang des pauvres est agréable à la divinité ; que la déesse des blés retourne en chair humaine et en sang humain les moissons de la terre; Osiris sera contenté ! Nous ornerons nos autels de dé-

pouilles serviles pour les dieux, et les dieux seront nous-mêmes.

Les ibis de Gadameth seront immortelles plutôt que de nourrir d'autres bouches que la nôtre.

Les filles des esclaves du Mont Sinaï ne sont pas dignes de nous servir de marchepied : elles ont l'haleine des chacals, et leur regard de chameau ne porte pas bonheur aux dignitaires des temples ornés de sphynx grisètres.

Ceux qui pleurent sont fous, parceque ils ont laissé le trouble pénétrer leurs pensées.

Les chiens et les chiennes qui aboient font leur devoir, mais l'accomplissement de ce devoir nous ennuie.

Ceux qui veulent fuir marquent leur porte du sang des agneaux écorchés.

Les sphynx sont l'emblême du silence et de la discrétion des grands de la terre ; les serpents et les crocodiles épurent notre fleuve, comme le souffle chaud venu du désert épure nos pensées.

L'Egypte est le pays du sommeil et de la mort; mais il est une autre terre pleine de vie.

Les rois doivent s'efforcer de rendre de plus en plus égaux leurs sujets : l'égalité rend les hommes médiocres, et les médiocres sont plus faciles à endoctriner. Le moyen est facile de faire croire aux peuples médiocres que les rois sont des dieux ou des demi-dieux, si nous le leur faisons prêcher quotidiennement par nos représentants de Balaal et Phtah.

L'Euphrate passera et cette pyramide gardera notre corps dans ses flancs toute l'éternité.

L'embaumement des corps est aussi utile que l'intoxication des âmes ; le roi David était d'avis que ses psaumes chantés étaient des baumes consolateurs aux esprits inquiets de son époque.

La reine de Saba puisait une sagesse aux livres importés de l'Inde ; elle tuait l'ennui en des lectures faites à des intants déterminés, pour de longs jours à venir.

Les savants de l'Inde parlent dans leurs écrits des esprits qui habitent nos corps ; ces esprits, s'ils sont bienvenus dans notre pensée, y prennent place pour toujours, après une habitude d'une durée fixe, le roi devient demi-dieu et plus tard peut-être représenté comme un dieu, si sa pensée s'habitue à diriger les grandeurs. Une personne peut choisir, à la longue, la nature qu'il lui plaît de choisir : Nabuchodonosor a longtemps brouté l'herbe des champs, et comme la nature universelle n'est différente en ses parties que par la composition du plus ou du moins, Nabuchodonosor a été vraiment une bête : les globules de son sang ont été plus ou moins, mais ont été celles d'un animal champêtre.

Ainsi l'homme aux pensées divines qui ne se nourrit que d'une nourriture divine deviendra divin ; il se transformera assez vite avec les aides puissants des esprits, il se transformera assez vite en une poussière impalpable, assez légère pour disparaître au-dessus de la tour de Babel, et monter sur les plus hauts nuages.

Cependant, par un phénomène prodigieux, mais affirmé avant nous, l'embaument des corps royaux ne retarde que de bien peu notre retour, ou plutôt notre arrivée aux agglomérations célestes.

Les fakirs des Indes, (religieux des Indes dans le texte) (je retrouve aussi dans mes notes le mot *sept*, mais pour secte, je crois), les religieux des Indes, ces immobiliseurs de la volonté, ou des volontés, ne sont un avantage à leur pays que par contre-coup, pour l'exemple peut-être, ils ne font rien d'utile pour leur patrie natale, si ce n'est la formation d'une certaine cohésion religieuse, une espèce d'unité vague, engendrée par leur entêtement fanatique à être autre chose que des Hindous. (Le texte dit Indiens.)

Joseph, chez Putiphar, s'est fait déchirer son manteau sur le dos pour éviter un baiser ; on en parlera longtemps.

Le couvert du manuscrit portait en exergue ces trois mots latins :

Hoc fecit Zoubantès.

Zoubante a fait ceci,

Dans l'angle droit, en bas, étaient dessinés deux petits crocrodiles ouvrant leurs larges tenailles.

En feuilletant de nouveau je lis :

Un roi est vraiment roi, s'il est assez puissant pour arrêter le soleil dans sa course, ou si, ne pouvant l'arrêter de fait, il peut affirmer pouvoir arrêter cet astre de forte lumière qui répand ses reflets sur la terre plate, et être cru : il faut songer qu'il y a des dates où le soleil se lève tôt et disparait tard.

Il y a dans ce monde deux Babylone, la nôtre, la plus ancienne des deux, puis une autre Babylone qui est cent fois plus populeuse que la nôtre et dont les murs sont faits de briques et d'une hauteur de quatre cents pieds près ; ce double

mur forme un carré, reposé sur l'Euphrate, un carré dont chaque côté a quinze milles à l'extérieur. Cette nouvelle Babylone, dans Sennaar, pleine de pensées et d'énergie, a été fondée par Bélousse, fils de Noé ; elle durera dans l'avenir aussi longtemps que notre Babylone, à nous, a duré dans le passé, jusqu'à deux cents lunes avant nos jours.

Akkad, Ereck et Kalneh sont des villes sœurs de l'autre Babylone. Sémiramis, reine assyrienne a visité toutes ces cinq villes sur des chameaux bleus.

Babylone veut dire " l'entrée du divin Ilo." Comme Ayadé, Ur, Larsam et Sippar, cette ville aime les cœurs d'artistes, Hammourarbi sera roi de Babylone.

" Les Hébreux, en sortant de l'Egypte ont transporté dans leurs cérémonies du culte de Jéovah bien des symboles et des signes qui nous servent depuis longtemps devant et sur nos autels.

Josué a fait brûler un puits de neptar (huile) ou nephtoj ; la lumière qui jaillit de ce puits était si brillante qu'elle semblait être un soleil.

Les prêtres du soleil en faisaient autant que Josué.

La cérémonie du soleil sur un puits d'huile en feu était merveilleuse et divinement enchanteresse pour le peuple.

La mer morte reçoit de l'huile d'une source féconde venue d'une roche mystérieuse.



Imp. ERNEST TREMBLAY, 146, rue du Pont, Québec